JOURNAL

PAIX DE L'ABONNEMENT : Roubaix-Tourcoing, Trois mois, 13 fr. 50. Six mois, 26 fr. — Un an 50 francs. — Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois mois, 15 francs. Les Départements et l'Étranger, les frais de poste en sus. Le prix des abonnements est payable d'avance. Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

BUREAUX : A ROUBAIX, RUE NEUVE, 17. — A TOURCOING, RUE DES POUTRAINS, 42. DIRECTEUR : ALFRED REBOUX. AGENCE SPÉCIALE A PARIS, Rue Notre Dame-des-Victoires.

ROUBAIX, LE 28 DECEMBRE 1890.

HYPOCRISIE LÉGALE

Sur dix personnes qui se mêlent de commenter ou d'appliquer la législation ambiguë relative au droit d'accroissement neuf tout au moins n'y comprennent goutte. N'est-ce pas la meilleure démonstration de l'absurdité du droit et de l'urgence d'une réglementation précise des associations ?

De fait, si le gouvernement se conforme à la décision de la cour de cassation, les congrégations autorisées seront frappées d'un double droit. Nul n'ignore, en effet, que les biens des dites congrégations figurent sous la rubrique « biens de mainmorte » et paient, depuis longtemps, à ce titre, la taxe de mutation.

Un receveur de l'enregistrement fort bien intentionné et ayant gardé quelque souvenance des leçons de logique qui lui furent données au cours de son instruction secondaire, vient de mettre en demeure une loge maçonnique de passer la caisse de l'Etat à la suite du décès d'un F. Voilà qui va gêner singulièrement les frères maçons auxquels est due la campagne tournoyante menée contre les associations dites congréganistes.

Il s'agit de dire que la Franc-Maçonnerie est reconnue, qu'elle tient ses séances mystérieuses au vu et au su de tout le monde. On leur répondra qu'il existe en France environ deux cent soixante associations congréganistes reconnues par décret en bonne forme, auxquelles l'Etat réclame des droits identiques. Ces congrégations, elles, peuvent justifier des décrets rendus en leur faveur par avis du Conseil d'Etat.

En va-t-il de même de l'association maçonnique ? A l'une de ces congrégations, on vient de réclamer la somme exorbitante de 945 fr. 50, « montant, en principal et décimes, des droits simples et demi-droits en sus dus pour droits d'accroissement par suite de décès, sur une valeur mobilière de 100 fr. 15 possédée par ladite congrégation. On reconnaît aisément à ce charabia guillemeté la rédaction officielle, et on s'étonnera, qu'après les déclarations de MM. Rouvier et de Freycinet au Sénat, pareille iniquité puisse être consommée.

S'il avait quelque souci de sa dignité et des aspirations légitimes du pays, le gouvernement réserverait l'application des lois de 1880 et de 1885, — qui se contredisent et se superfluent, — en attendant la mise au point de la législation en la matière. Les discussions sur ce sujet épineux n'ont pas reçu, devant les Chambres, de solution catégorique. L'équivoque a subsisté et l'arbitraire s'est substitué à la volonté nationale pour jouer de cette équivoque à sa guise.

C'était la pire des conséquences qu'on peut attendre de l'irrésolution des Chambres exploitée par la duplicité des meneurs du cabinet. On affirme, d'autre part, que l'entente est loin de régner entre les ministres au sujet de cette question du droit d'accroissement demeurée plus confuse qu'avant la discussion. M. Ribot et un de ses collègues au-

raient, dit-on, menacé M. de Freycinet de leur démission si la loi était interprétée dans le sens fantaisiste de la cour de cassation.

Nous sommes trop accoutumés à ce genre de démonstrations platoniques pour en éprouver quelque émoi. Il nous plairait cependant de voir cesser une indescriptible confusion qui ne saurait profiter qu'aux manœuvres louches et haineuses des partis avancés.

Le gouvernement exploite une égalité douteuse avec une hypocrisie que nous ne saurions flétrir assez énergiquement. Plaise à M. Ribot, qui est admis, — peut-être de mauvaise grâce — aux délibérations du conseil des ministres, de ne point se rendre complice de pareils agissements. MUSTEL.

NOUVELLES DU JOUR

L'Académie des sciences morales et politiques. Paris, 27 décembre. — L'Académie a procédé au renouvellement de son bureau et comme MM. Aucoc, président, et Picot, vice-président, pour l'année 1891.

L'Académie procède ensuite à l'élection d'un académicien libre à la place de M. Calmon, décédé. Les candidats présentés sont : au premier rang, M. Paul Cambon ; au deuxième rang, MM. Alfred Blanche, Lefebvre et Louis Passy. Le nombre des votants est de 45, la majorité absolue de 23 suffrages.

M. Blanche, ayant retiré sa candidature avant l'élection, trois tours de scrutin qui se succèdent donnent les résultats suivants : MM. Cambon, 1er tour 17, 2e tour 20, 3e tour 21 ; Lefebvre, 1er 11, 2e 5, 3e 3 ; Louis Passy, 1er 10, 2e 20, 3e 21 ; Bulletin perdu 1. L'élection est renvoyée au 25 avril prochain par le troisième tour descriptif.

Tippo-Tip attendu à Zanzibar. Zanzibar, 27 décembre. — On affirme que Tippo-Tip va venir prochainement à Zanzibar pour répondre à la sommation du conseil général anglais.

On l'attend dans les premiers jours de janvier. La chaleur est intense à Zanzibar.

Une rebellion dans une prison. Cadix, 27 décembre. — A la prison San Roeh la gendarmerie a dû rétablir l'ordre, à la suite d'une collision entre deux détenus. Le directeur et deux prisonniers ont été grièvement blessés.

Une conversation au catholicisme. Rome, 27 décembre. — Le fils aîné du lord-chancelier anglais s'est converti au catholicisme.

Poursuites du président Toutée contre des journaux. Paris, 27 décembre. — M. Toutée, président de la neuvième chambre, doit demander l'autorisation au ministre de la justice de poursuivre plusieurs journaux qui auraient critiqué son attitude dans l'affaire de Labryère-Duc Quercy Grégoire.

On cite particulièrement, dans les colonnes du palais, l'Éclair, l'Intransigeant, comme devant être les premiers poursuivis.

L'Affaire Grégoire. Paris, 27 décembre. — Gabrielle Bonpard est partie pour la prison de Nanterre.

Comme elle a exprimé le désir d'être transférée à la maison centrale de Clermont pour y subir sa peine, M. Henri Robert, son avocat, s'est chargé de présenter une requête dans ce sens.

L'Affaire Labryère. — L'arrestation de M. Grégoire Paris, 27 décembre. — On sait que M. Grégoire était parti de Sicile pour Naples d'où il était retourné à la frontière française ; nous revenons à ce sujet à la dernière dépêche de notre correspondant de Palerme.

« Grégoire n'a pas été arrêté par ordre du consul français, mais par la police italienne. Mercredi dernier, dans une réunion socialiste il prononça un discours en français, faisant l'apologie de l'assassinat de Labryère, et fut arrêté par la police italienne. »

« L'assistante sociale, M. Manquant d'argent, lui demanda télégraphiquement 300 francs à l'Éclair, qui les envoya. »

« M. Grégoire, qui avait été arrêté à l'hôtel, fit trouver des délégués qui lui notifièrent un décret d'expulsion et qui refusèrent de le laisser coucher à l'hôtel. »

Devant elle, le gouffre annonçait ses épouvantes et ses colères. Les lames la guettaient, épiant le moment où elle s'engagerait sur les dalles. Et si Germaine eût été superstitieuse, elle eût été effrayée de la férocité patiente que semblait déceler cette tenacité de l'élément en fureur.

Et tout à coup, l'horreur du spectacle fut telle que Germaine crut qu'elle allait défaillir. Ses mains instinctivement se rejetèrent sur la muraille ; elle ferma les yeux, et une plainte pareille à celle qu'arrache le cauchemar jaillit désespérément de sa poitrine.

La mer ne l'attendait plus. Elle venait. Une vague haute de quatre mètres se renfla au large. L'enfant à travers ses paupières mal closes, vit la crinière d'écume s'agiter ; un trou noir, semblable à un abîme, se creusait au-dessous, et cet abîme montait vers elle.

Les lèvres de la jeune fille balbutièrent une prière. Ce fut comme le spasme de son dernier moment. La foudre venait de déchirer l'opaque voile des vapeurs en s'abattant au-dessus de sa tête, dans le jardin de la villa, sur le plus grand des encalyptus. La terre trembla comme si le cap s'englouissait, et l'énorme vague, déformant d'un seul coup, couvrit la pauvre Germaine jusqu'àux épaules.

— A moi ! — cria-t-elle éperdue. A ses côtés, le fragment de rocher qu'elle venait de quitter, s'affaissa sous le choc et disparaissait avec un clapotis formidable dans le gouffre.

— A moi ! — répéta Germaine, d'une voix si terrible que, cette fois, on l'entendit de la villa. C'était cet appel qui avait attiré Simone au dehors. La foudre, en tombant, avait rompu l'équilibre des fluides neutralisés. Les ondes lourdes crévent. L'averse orpèbre, trempant la malheureuse enfant jusqu'aux os.

Elle vivait pourtant ; elle vivait de la plus misérable, de la plus affreuse vie, condamnée à subir la mort, à la boire en quelque sorte goutte à goutte sans répit, sans espoir. Alors, le courage l'abandonna. Sa jeunesse se révolta contre l'iniquité de ce trépas. Les yeux effroyablement dilatés, les ongles rayant le mur de grenit, comme si elle eût voulu le creuser derrière elle, afin de s'y ouvrir un refuge, elle appela encore avec dévotion : — A moi ! moi ! En ce moment-là même, Charles Kervail, trompé

« Il le conduisit en prison. Les amis de M. Grégoire protestèrent inutilement, mais la lecture du décret dit-dessus qu'il serait conduit à la frontière. »

« Trois heures après, un autre décret lui fut notifié, disant que M. Grégoire choisirait la frontière à laquelle il voulait être conduit. »

L'affaire Parnell. Londres, 27 décembre. — Aujourd'hui paraît, dans un journal irlandais catholique, une lettre du docteur Patrick O'Donnely, évêque de Raphoe Donegal.

Cette lettre est violemment antiparnelliste et invite les deux plus jeunes bien ne pas revenir à Londres, pour la circonstance ci-dessus ou à donner leur démission ou à se séparer d'un leader déposé.

Incendie d'un vapeur en mer. Londres, 27 décembre. — Suivant un dépêche de Shang-Hai, au Lloyd, datée du 27 courant, le vapeur *Shang-Hai*, appartenant à la *China Navigation Company*, a été brûlé en pleine mer, près de Wuhu.

On craint que deux cents passagers chinois ne soient noyés.

Je veux vous faire assister à quelques chasses bizarres dont j'espère bien ne pas revenir bredouille, corne de cerf ! Voici l'ouïe.

La chair de cet oiseau est si bonne que, dans tous les pays où il se trouve, on le chasse à outrance. En Russie, c'est le rapide et grand levrier de Sibirie qui part, bondit, l'atteint. L'Arabe et le Persan le volent au faucon. Le Tartare lance son cheval dans les steppes et prend l'ouïe à la course.

C'est ainsi qu'aux beaux jours de la fauconnerie les chasseurs de nos plaines volaient l'ouïe avec des gerfaux, des sacres et des autours, qu'on la poursuivait à cheval dans la Beauce et le Poitou.

On la chassait de mille façons : ici, s'avancant sournoisement des chariots chargés de paille où se dissimulaient les chasseurs ; là, on lançait dans la plaine de vraies machines infernales, des chars rustiques portant dix canons de fusils reliés ensemble, mitraillant des bandes d'ouïes autours si nombreuses, aujourd'hui si rares.

Ailleurs, le chasseur se déguisait en femme... Mais, depuis longtemps, l'ouïe a appris à ses dépens que l'habit ne fait pas le moine, et il fuit la poudre sous le jupon.

Ainsi, de tous côtés, dans ces chasses bizarres et pittoresques, le danger menaçait le précieux gibier, bondissant sur ses pas, roulait à sa poursuite, se blottissait derrière un tas de paille, se cachait sous une robe, planait sur sa tête, galopait à ses côtés.

Après l'ouïe, voici le coq de bruyère, le délicieux tétras, auquel on fait une chasse aussi curieuse qu'acharnée.

Armés de foudres et montés à cheval, les chasseurs organisent des battues dans les taillis, et les oiseaux, délogés de tous côtés par le sifflement des lanieres et le pied des chevaux, se trouvent enveloppés dans un immense cercle qui va toujours en se rétrécissant. Dans un instant, les tétras vont se réunir et s'entasser sous la main des chasseurs, comme dans une volière. S'envoler, n'est-ce pas aller au-devant du piège ?

Soudain, sur un signe du vieux tétras, chef et gardien de la bande, toute la troupe disparaît comme si le sol venait de s'entr'ouvrir. Tous les tétras sont comme ensevelis dans les bruyères, faisant les morts. Les chevaux passent, les foudres claquent, les chasseurs rient. Rien ne bouge. S'il y a un oiseau d'écrasé ou de blessé, on se tait. Les chasseurs n'ont rien vu, et, tandis qu'ils précipitent leur course, les tétras s'entendent d'un autre côté, toujours le vieux chef en tête.

Quand le cercle s'achève et que les chasseurs se trouvent nez à nez, ce n'est que pour constater leur défaite et leur confusion ; il n'est pourtant pas de stratagème que n'imaginent les chasseurs ; mais ces rusés sont presque toujours déjoués par l'expérience et la sagacité du tétras.

Quelquefois le chasseur se rend dans les endroits où les coqs de bruyère ont coutume d'aller retrouver leurs compagnes. Avec lui, il

porte une femelle de tétras artificielle ou empaillée, la met bien en évidence, fait ressortir par une pose calculée ses grâces provocantes et s'en va faire le guet.

Les prétendants emplumés ne tardent pas à accourir ; la vue de l'oiseau séducteur les transporte ; leur sang bout, leur cœur bat, les voix en garde, flamberges au vent, les becs se croisent, les plumes se hérissent, le sang va couler.

Il va couler pour une trompeuse image, pour une bête empaillée. Alors, au fort de la mêlée, apparaît le chasseur ; mais il a compté sans le vieux tétras.

Tandis que les jeunes amoureux se disputent à coups de bec le cour de la belle, lui, impassible et grave, observe l'oiseau, s'avance, le considère encore d'un petit air goguenard et rit, « l'air de dire : Ceci n'est pas une femme, c'est une poule ; nous sommes le truc. »

En un clin d'œil il sépare les naïfs combattants s'élançant vers l'oiseau empaillé, se roule à ses pieds, le déchire, le met en lambeaux, comme s'il était indigné de cette ruse humiliante, qui, sans lui, allait faire couler le sang généreux des tétras.

Mes articles cynégétiques me valent, de la part de nos lecteurs « assidus », de nombreuses lettres dont je m'empresse de les remercier. On m'adresse aussi d'amusantes histoires de chasse qu'il ne m'est possible de reproduire. En voici une venant, fort jolie, que mon aimable correspondant déclare inédite. Il me semble fort l'avoir lue dans les « Franches causeries » de M. Eugène Paz ; je parierais même un quartier de chevreuil contre une mauviette que je ne me trompe pas. Au fait, voici la dispendieuse histoire.

« Je cheminai dans un étroit sentier, aux ornières profondes, en pleine forêt de Sénart, lorsqu'un grognement qui n'avait rien d'anglais se fit entendre. Me retournant vivement, j'aperçus à cinquante pas deux sangliers qui marchaient lentement l'un derrière l'autre. Le second était un vieux rogat ; le premier, un marassin. J'épaulai vivement et, visant le second, je tire. Le marassin fit à toutes jambes, tandis que le vieux rogat reste immobile sur ses quatre pattes comme figé dans le sol.

Cette tranquillité d'un sanglier qui vient d'essuyer un coup de feu à cinquante pas m'étonne étrangement et j'appréhende une mystification. J'approche avec plus grandes précautions, le doigt sur la détente et prêt à faire feu.

Lui toujours immobile et insonnant, machonne une sorte de long cigare volu et ne fait pas même attention à ma présence.

Soudain le mystère s'éclaircit. Le rogat était aveugle et, nouveau Bélisaire, se faisait conduire par son fils. J'avais manqué la tête du vieux, mais ma balle, coupant la queue du petit, rompit le lien qui unissait le guide à l'aveugle.

Ne se sentant plus attiré, il croyait sans doute à une balte et attendait patiemment le signal du départ. Devant quelque chose d'insolite, il croyait prudent de conserver la plus grande immobilité.

Je profitai de sa crédulité et j'exploitai, hélas ! son malheur ; saisissant le bout de la queue qui tenait encore entre ses dents, je le ramenai tranquillement chez moi.

C'est très mal, me direz-vous, de mystifier ainsi un pauvre aveugle ! — Vous ne savez donc pas de quelle infamie est capable un chasseur qui ne veut pas rentrer bredouille ?

FULBERT-DUMONTIEL.

CAUSERIE AGRICOLE

DE LA CULTURE DU BLÉ

La température de la fin de cette année n'a pas seulement été préjudiciable à la culture de la betterave ; des pluies intenses et nocturnes précoces ont emporté la semis des blés ; pas plus d'un tiers n'est ensemencé dans nos contrées.

Si le dégel survenait sans neige et sans trop de pluies, on pourrait encore l'effectuer dans d'assez bonnes conditions, les semis d'hiver n'étant pas souvent les meilleurs ; on peut encore semer les blés d'automne jusqu'en février, surtout s'il y a encore de la gelée après la semaille.

Sans plus de certitude il est préférable de semer des blés printanniers qui prospèrent dans les terres

fortes quand elles ont été profondément ameublées par des gelées intenses. En 1870, on a semé des blés d'Australie qui ont donné une magnifique récolte ; ce même blé employé les années suivantes n'a pas amené que de déceptions, la terre n'étant pas dans le même état d'ameublissement.

Les variétés de blés pouvant être semées en mars et février sont : le chidam de mars, grain blanc très productif ; le blé bleu de Noé, grain jaune ; le blé californien de mars ; le blé hérissé barbu ou imberbe ; le blé de Bordeaux inversable, etc., le rouge barbu jusqu'en mai, etc.

La culture du blé, tenant le premier rang, puisqu'on consacre presque la moitié des terres, on ne saurait trop l'étendre. Ici, pensés, le cultivateur fera mieux que d'emprunter quelques extraits d'un mémoire présenté au Comité agricole il y a quelques années sur cette question.

Le cultivateur qui veut cultiver ce blé ne saurait pas ce qu'il se traite dans cette infatigable société, je me propose de leur indiquer ce qui se paraîtrait devoir leur être utile.

Les conditions de culture sont bien changées depuis une vingtaine d'années. Autrefois, le prix des céréales était si élevé qu'il était plus avantageux de cultiver le blé que les autres céréales, moins abondantes, le producteur vendait chaque année à peu près pour la même somme d'argent ; on a vu le prix du blé varier de 14 à 50 francs l'hectolitre, le consommateur en subissait les conséquences ; il n'est plus de même aujourd'hui ; le cultivateur doit supporter seul les effets des hautes et mauvaises récoltes, les prix de vente ne varient plus que de quelques francs.

Les moyens faciles de transport, la marine à vapeur, les chemins de fer, les perceptions d'atelles, etc., nous rendent presque voisins des vastes contrées d'Amérique, de l'Australie, des Indes ; ces pays inconnus d'Europe de leurs produits et en abaissent les prix.

Nos cultivateurs ne peuvent pas lutter avec ces pays où l'on devient propriétaire de terres vierges ne nécessitant pas d'engrais pour le prix de 10 à 20 fr. de l'hectare.

Le blé est coté à New-York 55 fr. de l'hectolitre, ce qui équivaut à 150 de transport, assurance, transbordement, et 4 francs imposés à l'entrée en France, il peut être vendu à 20 francs l'hectolitre, c'est notre prix de revient ; et les étrangers guettent le moment où il vaudra ce prix pour faire entrer en masse leurs blés. Sans le droit dont on a frappé les céréales étrangères, la culture du blé en France serait devenue impossible ; cette taxe ramènera les cours au prix de revient du cultivateur ; c'est ce que nous devons faire le reste car il ne pourrait vivre en vendant au prix coûtant.

Il faudrait pour cela obtenir de plus forts rendements, ce qui n'est pas très facile, dans une contrée comme la nôtre, qui marche en tête des pays producteurs dont la récolte moyenne est de 25 hectolitres à l'hectare, tandis qu'elle n'atteint que 16 hectolitres à l'hectare dans toute la France. Les examens donc si il n'est pas possible d'obtenir de plus fortes récoltes : 1° par le choix de variétés de blés plus appropriées à notre sol ; 2° par l'emploi plus judicieux des engrais.

Cette étude fera l'objet d'un article dans un prochain numéro. Un vieux fermier.

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

Nomination d'un commissaire de police. — M. Guarguad, commissaire de police du 2e arrondissement, est envoyé en la même qualité à Cambrai. Il est remplacé à Roubaix par M. Chauveau, commissaire de police à Hainbroeck, qui a été précédemment nommé Evreux, mais qui n'a pas rejoint ce poste. M. Chauveau avait occupé, il y a quelques années, le poste de commissaire spécial sur les chemins de fer du Nord, à la résidence de Jeumont.

Aujourd'hui, dimanche, à onze heures, aura lieu, à la Mairie, en séance publique, la distribution des récompenses fondées par M. Boucher de Perthes en faveur des ouvrières de Roubaix, les plus méritantes par leur travail et leur conduite.

Refuge de nuit. — On nous prie d'insérer la note suivante : « Les deux suivants ont été faits à l'œuvre depuis deux jours : M. Deloffre, de Landrecies, 10 fr. ; M. N., expert comptable, 10 fr. ; M. B., rue de Lille, 10 fr. ; M. Q. L., rue Nain, 5 fr. ; M. B. L., rue Charles-Quint, 13 fr. ; pour du pain, M. D. D., rue des Arts, 10 fr. ; M. D., rue de la Vierge, 10 fr. ; M. V., rue Neuve, 30 fr. ; Mme E. rue Jammart, vêtements et chaussures ; Mme D. R., rue des Arts, vêtements et chaussures ; Mme Poissonnier-Duhamel, pantalons, 3 paires ; chaus-

seurs ; M. Boutet, boulevard de Strasbourg, 3 paires chaussures. »

« L'livre est rigoureux, nos 23 livres sont presque chaque soir tous occupés ; beaucoup de ceux qui nous viennent, n'ont même pas de chemises et souvent des chaussures qui n'en portent que la nomenclature. »

« Nous laissons à nos gens charitables. »

« Que l'on veuille bien visiter ses greniers, on y trouvera certainement des objets dont on ne se sert pas et qui pourront apporter un soulagement, aux malheureux qui sont obligés de venir nous demander l'hospitalité. »

« Outre le but humanitaire qui doit occuper le premier rang, voyons y aussi une prime d'assurance contre les accidents... nocturnes. »

Recensement des chevaux et des pigeons-voyageurs. — Le Maire de la ville de Roubaix rappelle aux propriétaires de chevaux et de pigeons-voyageurs, ainsi qu'aux présidents des sociétés colombophiles de la ville, qu'ils doivent faire à la Mairie, avant le premier janvier prochain, la déclaration légale. Les retardataires sont passibles d'une amende variant de 20 à 2,000 francs.

Le patinage au Parc de Barbiex. — Un groupe d'amateurs a fait inonder, vendredi dernier, l'étang du parc de Barbiex. Nul doute que les patineurs ne s'y rendent nombreux aujourd'hui dimanche. On annonce qu'une fête de patinage est organisée pour le jour de l'an... si la gelée continue.

Naturalisation. — M. Léon Lardinois vient d'obtenir la qualité de français.

Un vol, au Hutin. — Un marchand de légumes, M. Louis Deprieck, était parti, vendredi matin à Toussaint, laissant à son garçon la garde de la maison. Celui-ci sortit pendant quelques instants avec un de ses camarades, mais à son retour, il s'aperçut que des voleurs s'étaient introduits chez lui. Il fut facile de retrouver la trace des voleurs, l'empreinte de leurs pas ayant été relevée sur les meules. Le meuble a été fracturé et les malfaiteurs ont enlevé une somme de dix-huit francs. Ils ont également fait main basse sur des effets d'habillement. Un ancien domestique de ferme, sans travail, Léon R... est soupçonné.

Un vol rue du Moulin. — Dans la nuit de vendredi à samedi, des malfaiteurs se sont introduits dans les dépendances d'une maison habitée par M. Henri Castelain, rue du Moulin ; dans un hangar se trouvait une certaine quantité de blé provenant de vieux matras et qui avait été vendue à un homme de Croix. Les voleurs ont laissé un sac vide près de l'entrée du hangar ; la serrure n'avait pas été forcée, ce qui tendrait à faire croire que les coupables sont des gens connaissant la manœuvre car la clef était restée sur la porte. M. Castelain se rappelle qu'il y a environ un mois il avait remarqué que la clef du hangar avait disparu. Une enquête est ouverte.

Un homme blessé rue Saint-Georges. — Un dredi soir, un domestique, âgé de cinquante ans, M. Jean Dupont, retournait chez lui, Rue Saint-Georges, il tomba contre la bordure du trottoir. Sans s'en rendre compte, il se fit une contusion à la tête, il a été transporté dans une pharmacie où il a été reconduit en voiture dans sa famille, rue de l'Espérance.

Une singulière coïncidence. — Il y a quelques jours, un négociant, M. S... habitant la grande-rue, s'aperçut qu'un porte-monnaie contenant une somme assez importante avait disparu. M. S... se plaignit, quand il retourna l'objet perdu à un endroit où il ne l'avait pas placé. Samedi matin, le frère de M. S... s'aperçut qu'un porte-monnaie contenant une somme de sept francs, se trouvait égaré. Malgré toutes les recherches, il n'a pu être retrouvé.

Une chute rue des Longues-Haies. — Samedi matin, une ménagère de la rue des Longues-Haies, Mme Hortense Guinée, âgée de 57 ans, fut renversée par un individu qui courait. La pauvre femme ne se releva. Des passants la conduisirent chez elle où un médecin constata que Mme Guinée avait la cuisse droite fracturée ; elle a été admise à l'Hôtel-Dieu.

Un cabaretier de la rue du Bassin, nommé Flore W... s'est présenté chez M. Penez, cabaretier de la Grande-Rue, avec une fille de 16 ans, nommée en Belgique. Le cabaretier prétend que cette dernière lui devait une certaine somme, à retenir la pièce de cinq francs que Flore W... lui remettait pour solder les consommations. Une discussion s'éleva et l'on fut obligé de requérir la police pour vider le différend. Cette affaire sera soumise au tribunal de simple police.

FEUILLETON DU 29 DECEMBRE 1890. — 20

MER BLEUE

par Pierre MAEL

PREMIÈRE PARTIE

VIII

Germaine, calculant toutes les chances qui lui restaient, éleva au-dessus de sa tête pour mesurer approximativement la hauteur.

Hélas ! même dressée sur la pointe du pied, elle n'y atteignait point.

Il s'en fallait d'une demi-paume que le bout de ses doigts pût effleurer la racine.

Pourtant elle ne se découragea point. Malgré l'effroyable chaleur qui saturait l'atmosphère, Germaine eut un frisson de fièvre. Le froid de l'eau qui lui ceignait les jambes, joint à la surexcitation nerveuse, la faisait grelotter. La situation devenait intolérable.

Une idée germa dans son esprit. Peut-être qu'en projetant son mouchoir, elle parviendrait à le faire passer dans l'anneau formé par la courbe de la racine ? Et, de la sorte, elle aurait un point d'appui.

A la seconde, elle eut combiné sa résolution. So baissant rapidement, elle saisit un des galets que l'eau roulait sous ses pieds. Puis elle le fixa solidement au bout de la fine batiste. Alors, abandonnant sa chausserie qui n'était plus pour elle qu'une double cause de danger, — celle de la chute et celle du refroidissement, — les pieds nus, se rejetant sur la muraille, elle s'avança avec circonspection.

Il fallait une incomparable énergie à une femme, pour tenter une telle traversée. Germaine marcha lentement, sentant l'eau la gagner de plus en plus. Sa robe se mouillait peu à peu, l'impression du froid lui montait aux jambes. Une lame assez tranquille l'enveloppa jusqu'aux genoux.

N'importe ! Elle continua d'avancer. Maintenant, elle avait atteint le passage. Un pas, un seul pas de faire, et elle allait s'immerger dans la vague.

Sur la direction des cris, tentait d'inutiles efforts pour arracher le yacht à la destruction. S'il avait su Germaine aussi près de lui, c'est par la corniche supérieure qu'il aurait accompli le sauvetage. Une corde aurait suffi pour en permettre l'ascension.

La naufragée vit toute la scène. Haletante, répit sentit ses cris, que le vent dispersait dans les recoins de l'air, elle assista à la mort du cotre. Elle le vit écharpé par les foudres, et ce spectacle effrayant lui fut un avant-goût du sort qui l'attendait.

Et tout à coup, l'horreur du spectacle fut telle que Germaine crut qu'elle allait défaillir. Ses mains instinctivement se rejetèrent sur la muraille ; elle ferma les yeux, et une plainte pareille à celle qu'arrache le cauchemar jaillit désespérément de sa poitrine.

La mer ne l'attendait plus. Elle venait. Une vague haute de quatre mètres se renfla au large. L'enfant à travers ses paupières mal closes, vit la crinière d'écume s'agiter ; un trou noir, semblable à un abîme, se creusait au-dessous, et cet abîme montait vers elle.

Les lèvres de la jeune fille balbutièrent une prière. Ce fut comme le spasme de son dernier moment. La foudre venait de déchirer l'opaque voile des vapeurs en s'abattant au-dessus de sa tête, dans le jardin de la villa, sur le plus grand des encalyptus. La terre trembla comme si le cap s'englouissait, et l'énorme vague, déformant d'un seul coup, couvrit la pauvre Germaine jusqu'àux épaules.

— A moi ! — cria-t-elle éperdue. A ses côtés, le fragment de rocher qu'elle venait de quitter, s'affaissa sous le choc et disparaissait avec un clapotis formidable dans le gouffre.

— A moi ! — répéta Germaine, d'une voix si terrible que, cette fois, on l'entendit de la villa. C'était cet appel qui avait attiré Simone au dehors. La foudre, en tombant, avait rompu l'équilibre des fluides neutralisés. Les ondes lourdes crévent. L'averse orpèbre, trempant la malheureuse enfant jusqu'aux os.